

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 16 juin 1888

## PAULINE

## DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

Non moins d'une seconde, l'extrémité de la galerie offrait l'aspect d'une fournaise, et la flamme marchant en avant avec des crépitements sinistres, se faisait précéder d'une colonne de fumée épaisse. En de telles circonstances, il est bien rare que le sang-froid ne fasse pas absolument défaut à tous ceux que menace le fléau destructeur. Les femmes surtout perdent vite la tête en présence d'un péril d'autant plus effrayant pour elles qu'il menace leur beauté en même temps que leur vie. Or, une femme si fermement trempée peut bien envisager la mort sans effroi, mais nous croyons fermement qu'aucune fille d'Eve ne poussa jamais l'héroïsme jusqu'à se résigner à cesser d'être belle. Au bal du vieux duc de la Roche-Lambert les premiers cris : *Au feu !* produisirent leur effet habituel. A peine l'alarme était-elle donnée que le désordre et la terreur furent à leur comble. Trois ou quatre cents personnes environ se trouvaient dans la galerie incendiée ; les danseuses se précipitèrent toutes à la fois vers les issues relativement étroites qui mettaient cette galerie en communication avec les salons de l'hôtel, et dans ce mouvement irréféchi, d'une impétuosité irrésistible, ces dames entraînent leurs cavaliers. Le résultat de cet élan général vers un même point fut d'amener une inextricable confusion et de fermer complètement le passage. Il nous serait difficile de décrire le spectacle désolant qu'offrait alors la galerie. Des clameurs d'épouvante et de désespoir, des exclamations plaintives, des supplications, des gémissements, des sanglots s'échappaient du sein de la foule entassée, qui voyait se rapprocher avec une effroyable vitesse une mort hideuse et en apparence inévitable. Les robes précieuses, les garnitures de dentelles, déchirées dans cette mêlée où les chocs succédaient aux chocs, volaient en lambeaux ; les longues chevelures, dénouées violemment, flottaient sur les épaules nues et meurtries. Déjà plusieurs jeunes femmes avaient perdu connaissance. Mathilde était de ce nombre. Pauline plus forte ne s'évanouissait pas, mais atterrée, tremblante d'effroi, elle avait peine à se soutenir. L'imminence du danger augmentait ; l'incendie faisait des progrès terribles ; déjà les flammèches et les étincelles ruisselaient comme une pluie de feu ; bientôt les poutrelles de la toiture allaient s'écrouler et ensevelir sous leurs débris ardents l'élite de l'aristocratie parisienne.

Une minute encore, et de nombreuses victimes auraient cessé de vivre ! Par un bonheur providentiel, le marquis d'Hérouville et le comte de Rieux, obéissant au flot humain qui les poussait devant lui, n'avaient point été séparés de Pauline et de Mathilde... Tancredi saisit sa sœur dans ses bras ; Hector entraîna madame d'Hérouville en arrière, hors de la foule éperdue dont les étreintes pouvaient devenir mortelles ; puis, Mathilde et Pauline se trouvant momentanément à l'abri du péril, les deux hommes échangèrent un regard tirèrent leurs épées, fendirent les tapisseries qui couvraient les cloisons improvisées, et attaquèrent ces cloisons elles-mêmes. Les planches qui les formaient étaient en bois de sapin, soutenues de distance en distance par des poteaux. Elles n'offrirent qu'une faible résistance. Bientôt une brèche fut entr'ouverte. Hector et Tancredi redoublèrent d'efforts ; un grand nombre de gentilshommes, comprenant que là était le salut, se joignirent à eux. Les cloisons entamées en vingt endroits cédèrent et s'abattirent avec fracas, laissant libre un large passage qui fut à l'instant envahi par les fugitifs... Au bout de moins d'une seconde la galerie était évacuée, et grâce à la présence d'esprit du marquis d'Hérouville, per-

sonne n'avait trouvé la mort dans une catastrophe qui devait selon toute apparence mettre cent familles en deuil. Malgré ce dénouement heureux, on comprend sans peine qu'après les scènes d'épouvante que nous venons de raconter, la fête ne pouvait continuer, et cela pour une foule d'excellentes raisons. Chacun ressentait le contre-coup des émotions terribles, suites inévitables d'un intermède beaucoup trop dramatique. Les femmes, pâles sous leur rouge, avaient hâte de cacher leurs toilettes dévastées et leurs visages décomposés par la terreur. Les plus impressionnables éprouvaient de profondes et douloureuses perturbations du système nerveux. Les unes pleuraient involontairement, les autres ne contenaient qu'à grand'peine les gémissements et les sanglots qui gonflaient leurs poitrines. Le vieux duc de la Roche-Lambert, en apprenant la première nouvelle de l'incendie, et en envisageant par la pensée les suites probables de ce désastre, avait été frappé d'une sorte de congestion, et son état pouvait devenir grave d'un instant à l'autre. Bref, la fête commencée d'une façon si joyeuse et si brillante, finit brusquement à l'heure où elle aurait dû atteindre son apogée d'animation et d'éclat, et ceux des invités qui ne parvinrent pas à rejoindre leurs carrosses dans le dédale des rues environnantes, reprirent à pied et par un froid des plus vifs le chemin de leur logis.

Le marquis d'Hérouville ne fut point de ces derniers. Il eut le bonheur de trouver son équipage dans la cour même de l'hôtel ducal, et il en rendit grâce au ciel du plus profond de son âme car non-seulement l'évanouissement de Mathilde persistait, mais encore Pauline, brisée par la secousse morale qu'elle avait subie, se trouvait à peu près incapable de marcher. Hâtons-nous d'ajouter que de retour à l'hôtel d'Hérouville, et entourée des soins de son frère et de la marquise qui s'était ranimée chemin faisant, Mathilde reprit promptement ses sens.

—C'est donc bien vrai... je suis vivante encore... balbutia-t-elle lorsqu'en rouvrant les yeux elle vit Tancredi et Pauline penchés sur elle et guettant son premier regard.

—Oui, chère enfant, c'est bien vrai, grâce au ciel ! répondit madame d'Hérouville en embrassant sa belle-sœur avec transport.

—Ah ! reprit Mathilde en souriant, vous allez vous moquer de moi peut-être, et vous aurez grandement raison, car maintenant que le péril est passé, j'ai honte de ma faiblesse... Mais que voulez-vous ? est-ce ma faute si j'ai eu si peur ? il m'a semblé que j'allais mourir... j'ai cru que je ne te reverrais plus, mon frère, ni toi, chère Pauline... ni...

La jeune fille hésita d'abord, puis baissant les yeux, elle ajouta d'une voix plus basse, avec une délicieuse expression de tendresse ingénue :

—Ni M. le comte de Rieux...

—Hector est revenu avec nous... dit Tancredi. Il est au salon... il attend avec impatience que je lui porte de tes nouvelles, car malgré tout ce que j'ai pu lui dire, malgré mon affirmation positive que ton indisposition ne serait rien, il est agité comme un fou et inquiet comme un amoureux.

—M. de Rieux est en bas ! s'écria Mathilde, dont un beau nuage pourpre vint colorer les joues pâlies, ah ! c'est bien à lui de vous avoir accompagné jusqu'ici ! va vite le rejoindre, cher Tancredi !... Rassure-le sans perdre un instant... Dis-lui que mon malaise est fini, que je ne souffre pas, et que je suis heureuse.

—Je vais m'acquitter de ce message, répliqua M. d'Hérouville en sortant de la chambre de sa sœur.

Nous touchons aux dernières péripéties de notre récit. Les événements vont désormais précipiter leur marche avec une rapidité vertigineuse vers le dénouement du drame que nous racontons. Nous allons essayer de suivre leur exemple, d'activer la course de notre plume, et de ne pas nous laisser gagner de vitesse par les faits qu'il nous faut enregistrer.

« *Petites causes, dit un vieux proverbe, produisent souvent de grands effets.* »

Cet adage, emprunté de la Sagesse des nations, exprime une vérité profondément pratique, et nous en aurons bientôt sous les yeux une preuve irrécusable. Après quelques heures de sommeil

fiévreux, troublé, peuplé de mauvais rêves et d'hallucinations funestes, Pauline, en quittant son lit, se trouva dans une disposition d'esprit profondément triste.

Depuis que la jeune femme se croyait délivrée à tout jamais du vicomte de Cavaroc, ou pour mieux dire du baron de La-cars, elle éprouvait, nous le savons, un immense allègement, et sa pensée se tournait sans épouvante vers l'avenir. Ces quelques heures de douteux sommeil venaient de la replonger fatalement dans l'abîme des pensées sombres. D'où provenait sa tristesse ? elle l'ignorait. Elle savait seulement que cette tristesse prenait la forme d'un pressentiment et lui présageait de nouveaux malheurs et de prochaines larmes... Pauline était une femme courageuse ; elle en avait donné bien des preuves. Elle essaya de chasser les papillons noirs dont les ailes funestes effleuraient son cerveau. Elle l'essaya vainement, les papillons noirs ne se laissèrent point mettre en fuite. Ils accoururent plus nombreux, et ils continuèrent à tourner autour de la marquise en l'enveloppant de leurs cercles de plus en plus pressés... De guerre lasse, Pauline abandonna la lutte.

—Est-ce un avertissement d'en haut ? murmura-t-elle, eh bien ! je l'accepte ! Mon Dieu, je m'abandonne à vous ! si le malheur revient, je suis prête, et je lui demande pour toute grâce que ses coups frappent sur moi seule et n'atteignent pas ceux que j'aime !

La camériste Gertrude vint prévenir la marquise que M. d'Hérouville demandait s'il faisait jour chez madame.

—Faites entrer M. le marquis répondit vivement la jeune femme.

La présence de son mari (elle l'espérait du moins) suffirait peut-être à dissiper les nuages qui revenaient voiler son ciel.

Elle ne se trompait pas complètement. Pendant tout le temps que dura la visite matinale de Tancredi, le ciel redevint pur et brillant. Déjà la jeune femme espérait une guérison complète.

—J'étais folle, se disait-elle, de prendre pour des pressentiments un vague état de souffrance physique, suite inévitable d'une grande émotion et d'un mauvais sommeil. C'est fini... bien fini... Je me retrouve et je souris de ma faiblesse.

Hélas ! Tancredi quitta la chambre de sa femme, et les nuages reparurent aussitôt et descendirent à l'horizon ce rideau sombre et sinistre qui présage la tempête... Pauline entreprit de se distraire de sa pensée par des occupations matérielles. En rentrant elle avait jeté sur un meuble, dans un complet désordre, les bijoux qui chargeaient ses épaules, ses poignets, et qui se mêlaient aux tresses opulentes de sa chevelure. Elle rassembla tous ces bijoux et se mit en devoir de les replacer dans leurs écrins respectifs. Elle s'aperçut alors qu'un de ses bracelets avait disparu.

## XXVIII

Madame d'Hérouville ne pouvait admettre que ce bracelet eût été volé ; elle se croyait sûre de la probité de ses femmes de chambre, et il était évident pour elle que, depuis son retour, aucune personne étrangère n'avait franchi le seuil de son appartement. Elle se démontra facilement que le bijou en question avait été détaché de son bras par quelque chose, au milieu de l'effroyable confusion de la nuit précédente, et que ses débris foulés aux pieds, s'étaient engloutis pour toujours sous les décombres fumants de la galerie. Pauline, nous devons le dire, n'attacha qu'une importance extrêmement médiocre à cette perte. Les diamants du bracelet étant faux, par conséquent presque sans valeur, la jeune femme, pour remplacer cette imitation par une imitation non moins exacte, n'avait qu'à s'adresser à Samuel Love, qui s'empresserait de la satisfaire. Les bracelets se trouvant d'ailleurs en grand nombre dans ses écrins, il était à peu près inutile de donner un remplaçant au bijou perdu, car sans aucun doute la disparition de ce bijou passerait inaperçue de M. d'Hérouville.

Pauline demeura pendant la plus grande partie de la journée auprès de Mathilde. La jeune fille, souffrante et enfiévrée, était obligée de garder le lit ; sa nature nerveuse et délicate avait